L'ART SACRÉ

Revue mensuelle



L'église dans la cité

5-6

Janvier-Février 1959



Sainte-Sophie

QUAND on lit l'Evangile, il me semble qu'on a tellement envie d'envoyer promener tout ça, le Basileus et tout le bazar. Cette énorme structure... Quel rapport cela a-t-il finalement avec les paroles et les gestes les plus clairs du Christ?

Père Couturier

L'ÉGLISE DANS LA CITÉ

Les rapports de l'église et de la cité, sur le plan de l'urbanisme et de l'architecture, ne sont pas immuables. Ils n'ont pas été fixés une fois pour toutes. Leur évolution dépend d'un assez grand nombre de facteurs eux-mêmes variables selon le temps, l'époque et les pays. Nous ne pouvons les envisager sans étudier aussi un ensemble de données plus générales qui en sont la clé.

Comme en bien d'autres domaines nous restons prisonniers de quelques fortes images qui frappent assez l'imagination pour dispenser de toute réflexion. On ne peut parler de l'église dans la cité sans évoquer la mère poule rassemblant les poussins sous ses ailes, le monument de la foi s'élevant au-dessus de la demeure des hommes comme la prière vers le ciel, le miroir des plus hautes et des plus belles activités humaines. Tout cela fut vrai en son temps, au sein d'une mentalité et de structures aujourd'hui défuntes. Il faut savoir dépasser ces clichés pour cerner la réalité contemporaine.

Nous nous sommes toujours efforcés de mettre en lumière le lien organique qui unit, à travers les âges, l'architecture religieuse et l'architecture civile. De même la conception de l'église comme bâtiment et sa place dans la cité sont étroitement liées au type de rapport qui existe entre l'Église et le monde, entre le spirituel et le temporel, entre le sacré et le profane à une époque donnée. Certes, les principes en ont été élaborés, explicités et ils sont invariables mais leur application concrète peut revêtir bien des formes diverses. Il est très éclairant d'en considérer les incarnations successives tout au long de l'histoire.

L'Empire chrétien et les Temps barbares

Pendant les trois premiers siècles de croissance et d'expansion, l'Église se cantonne dans une clandestinité plus ou moins sévère selon la rigueur ou la tolérance des pouvoirs publics. Le christianisme est alors, surtout en Occident, un phénomène presque exclusivement urbain. De plus, la ville n'a qu'une seule communauté chrétienne groupée autour de son évêque. Celui-ci en assure le ministère pastoral avec l'aide d'un collège de prêtres. Le culte chrétien se présente donc comme ferment d'unité : une cité, un pasteur, une assemblée, une église. Ce caractère demeurera permanent de longs siècles encore. On devine aisément les perspectives ouvertes par cette situation.

Le début du IVe siècle est marqué par deux événements d'une importance extrême : la conversion de l'Empereur et le transfert à Byzance de la capitale de l'Empire. La faveur impériale dote les évêques d'avantages considérables. Très rapidement ils occupent dans la ville une position privilégiée et bientôt unique. Il faudra moins d'un siècle pour que l'évêque et la cité coïncident au même titre que le christianisme et le monde romain. L'État universel apparaît comme la figure providentielle de la catholicité de l'Église et l'organisation urbaine un cadre tout préparé pour l'autorité épiscopale.

Un deuxième élément vient renforcer cette assimilation. Le grand essor du christianisme après la paix constantinienne est contemporain du redressement et de la réunification de l'Empire. La vie intellectuelle et économique, profondément atteinte par la crise du IIIe siècle, connaît une véritable renaissance. A tous égards, s'ouvre une ère nouvelle où se manifeste l'influence de l'Orient. Le nom de Bas-Empire donné à cette période garde pour beaucoup une nuance péjorative. Dans le schématisme et la partialité de nos souvenirs scolaires, l'empire romain d'Orient risque d'apparaître comme un immense et décevant effort de pétrification pour essayer de stopper le cours du temps et fixer le destin. En réalité Byzance n'est pas la lente agonie de Rome. C'est un pouvoir nouveau qui a duré mille ans. Byzance se considère comme seule héritière de Rome et elle a conscience d'avoir magnifié cet héritage en faisant de l'empire restauré le royaume terrestre du Christ, Roi des Cieux.

Cet idéal se traduit dans les faits de multiples façons. Le Christ est représenté en majesté comme un monarque. La liturgie imite le faste pompeux de la Cour. L'inégalable splendeur des basiliques est à la mesure de la grandeur impériale. Cependant cette intime liaison de

la Cité de Dieu et de l'empire terrestre ne va pas sans confusions dangereuses entre les pouvoirs. Dès Constantin les empereurs chrétiens trouvent naturel de prendre en main la direction des affaires religieuses. L'Église paie durement le prix de la protection et des privilèges donnés par l'État.

Dans ce climat, la Maison de Dieu doit au moins égaler, et si possible surpasser, l'éclat et la somptuosité des palais du Basileus de la terre. Au fond il n'y a guère de différence. La Basilique est la demeure du souverain autant que celle de Dieu. A Sainte-Sophie, le trône impérial est plus élevé que le trône patriarcal. Cette église, chef-d'œuvre de l'art byzantin, est un monument élevé aussi bien à la gloire de l'Empire qu'à celle de Dieu. Il fallut environ quatre milliards d'aujourd'hui pour mener à bien cette entreprise qui laissa le Trésor à peu près vide.

L'empire chrétien, premier essai de réalisation d'une chrétienté, va durer de longs siècles en Orient. En Occident il ne tarde pas à s'effondrer sous la poussée des invasions barbares. Dans ce naufrage la ville ne survécut que par l'unité et la solidité de son armature ecclésiastique. L'évêque en devient le seul chef et le grand défenseur. Ainsi que le note excellemment M. Chélini (1) : « Il rassemble en sa personne la totalité des pouvoirs, il est la providence de sa cité et va le demeurer alors même que les monarchies barbares se seront installées et auront créé avec l'institution comtale un embryon d'administration provinciale. Après deux ou trois siècles d'un pareil régime l'évêque et sa cité forment désormais un corps indissoluble... Non seulement la présence de l'évêque assure à la cité sa cohésion morale mais encore une partie de son activité économique. Il semble que cet état de choses, qui a dû se prolonger du milieu du VIe siècle jusqu'à la fin du haut Moyen Age, a vu se réaliser dans toute l'Europe occidentale la parfaite concordance de la ville et de son administration religieuse. Mieux que cela, après s'être installée dans un organisme urbain préexistant, la communauté chrétienne dirigée par son évêque s'est moulée dans ce cadre tout fait puis l'a sauvée du désastre et, en définitive, forme entre le VIIIe et le Xe siècle la ville tout entière qu'elle a modelée à son image. »

Durant cette période se poursuit l'évangélisation des campagnes. Le grand élan initial a été donné par saint Martin de Tours. Il sera maintenu et amplifié par la floraison monastique qui suivit. Cependant, alors même que les paroisses rurales se multiplient, la communauté chrétienne de la ville reste indivise et sous l'autorité directe de son évêque. Il ne demeure guère de monuments de cette époque qui soient l'image de l'identification entre la cité et son pasteur. D'une part les troubles politiques, les difficultés économiques, l'oubli des connaissances techniques n'étaient pas favorables à l'art et à l'architecture. D'autre part les quelques rares édifices significatifs ont été démolis et reconstruits par la suite, car ils n'étaient plus à la mesure d'une société en pleine expansion.

Toutefois, nous allons le voir, les siècles suivants comblent cette lacune. La civilisation sauvée par les institutions ecclésiastiques refleurit en une chrétienté où les évêques gardent tout le prestige du rôle décisif qu'ils ont joué dans la tourmente. Même lorsque le pouvoir civil aura retrouvé ses assises et une certaine autonomie, la hiérarchie religieuse conservera sa primauté.

La chrétienté médiévale

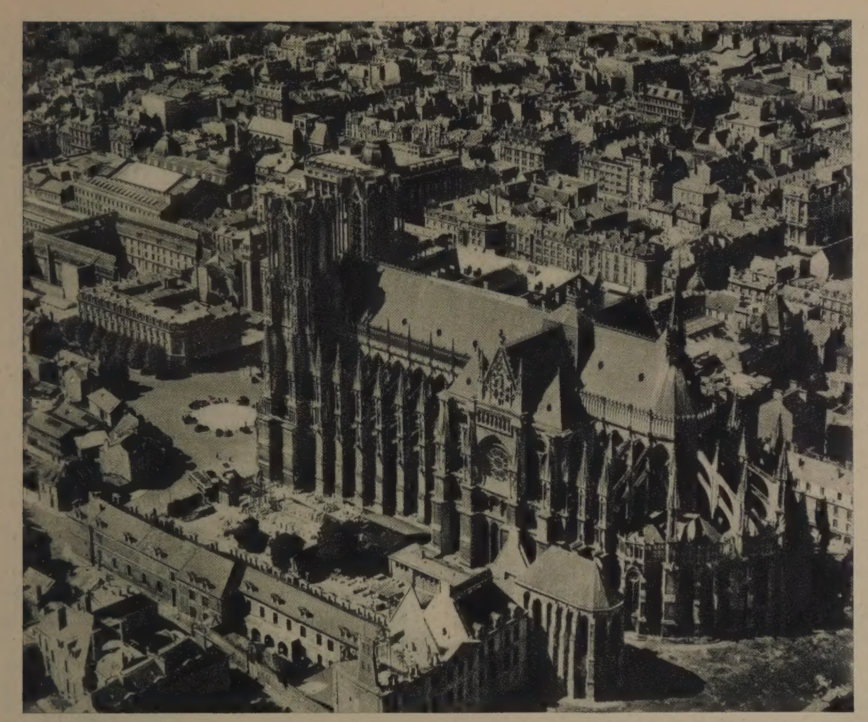
Les invasions barbares, la poussée musulmane, l'arrêt du commerce avec l'Orient avaient plongé l'Europe dans une sorte de léthargie. La vie urbaine s'est ralentie, les connaissances techniques des ouvriers sont oubliées, la terre est seule source de richesse. Puis, à partir du Xe siècle une tranquillité relative fait renaître l'activité et les échanges. L'essor économique s'amplifie aux XIe et XIIe siècles, le commerce prospère à nouveau. Il en résulte un brusque accroissement des villes. Marchands et bourgeois apparaissent comme l'élément jeune et dynamique de cette société.

Dans le même temps, la paix favorisant la recherche intellectuelle, des centres d'études se développent dans les villes les plus importantes. Leur succès ira croissant jusqu'à donner naissance aux grandes universités du XIIIe siècle, qui marqueront profondément de leur empreinte la cité.

Sous la poussée démographique on voit, pour la première fois, se multiplier les paroisses urbaines. La géographie ecclésiastique s'adapte ainsi au développement des villes européennes. Mais il fallait aussi des ouvriers nouveaux pour cette évangélisation. Les ordres mendiants fournissent le clergé nécessaire. Mêlés sans cesse

---

(1) LA VILLE ET L'ÉGLISE par Jean Chélini. Collection Rencontres, Les Éditions du Cerf. Ce livre complète admirablement celui du Chanoine Winninger : CONSTRUIRE DES ÉGLISES. Nous ne saurions trop recommander ces ouvrages à ceux que préoccupe l'insertion des institutions inspirées par le plus pur évangile dans la réalité urbaine de notre temps.



Cathédrale de Reims

SI au cœur des cités anciennes la cathédrale évoque, selon l'image évangélique, la poule rassemblant ses poussins, au sein des villes à la croissance démesurée et hétéroclite elle n'est plus, de nos jours, qu'une grande nef échouée.

à la vie quotidienne de l'étudiant, du bourgeois ou du menu peuple, ils s'adaptent remarquablement à l'apostolat urbain. Ils vivent partout au contact de la population, dans les églises, certes, mais aussi dans les universités, les marchés ou sur les places publiques.

Cependant le principe d'unité spirituelle demeure l'évêque; la cathédrale est le centre et le symbole de la cité. A Byzance, la basilique était le signe visible de la gloire divine mais aussi de la puissance impériale. Au Moyen Age, la cathédrale est en même temps Demeure de Dieu, maison commune des hommes et miroir de la prospérité locale. Il faut prendre conscience de ce mélange de profane et de sacré pour avoir une juste idée de ce que représentait cet édifice pour ceux qui le construisaient.

Pour ses offices religieux ordinaires, le citadin médiéval disposait de nombreuses églises paroissiales et chapelles conventuelles. Il y avait un

lieu de culte pour deux cents habitants environ. Les jours de grande fête toute la population se rendait à la cathédrale pour participer aux fastueuses célébrations liturgiques qui s'y déroulaient. C'est pourquoi certaines églises étaient assez vastes pour accueillir non seulement les fidèles de la ville mais encore un certain nombre de paysans des paroisses voisines. La surface de la cathédrale d'Amiens permettait à ses dix mille habitants d'assister à la même cérémonie.

La cathédrale est aussi le symbole de la richesse économique et de l'émancipation de la cité. On constate un rapport assez étroit entre la puissance commerciale des villes, leurs franchises et la construction des grands édifices religieux. De plus, les travaux sont menés dans l'euphorie d'une période de renouveau et d'expansion. Rien n'est assez beau, assez merveilleux, assez vaste pour glorifier le Seigneur dans sa bonne ville : « L'enthousiasme d'un peuple jeune s'exprime souvent dans le colossal et le démesuré. C'est l'Égypte jeune qui a élevé les grandes pyramides. Ce sont les États-Unis jeunes qui sont partis à la recherche des « records du monde » et qui ont jeté leurs gratte-ciel toujours plus haut... C'est la jeune société médiévale, symbolisée par la bourgeoisie, qui, dans l'enthousiasme, a été saisie par cet esprit « record du monde » et qui a jeté les nefs toujours plus haut vers le ciel. » (1)

En ce temps où le spirituel et le temporel se mêlent si étroitement, l'église est souvent utilisée pour des activités profanes qui nous choqueraient aujourd'hui. Lors des grands pèlerinages on y dort et on y mange. On peut y entrer avec chiens et éperviers. On y discute affaires. De façon plus officielle, les échevins ou les prud'hommes s'y rencontrent pour discuter des problèmes de la commune ou de la corporation. Cela devait être courant, car on connaît un texte ecclésiastique interdisant de se servir de la cathédrale d'une certaine ville comme salle de réunion. Par ailleurs, cette tolérance devait être généralement admise car, dans certaines cités possédant de grandes cathédrales, les bourgeois ne construisirent pas d'hôtel de ville. Il n'est pas impossible que les représentants de la commune aient aidé le financement de l'église avec l'arrière-pensée d'y tenir leurs assises.

Cet ensemble complexe de données situe mieux la place très particulière occupée par la cathédrale dans la cité médiévale. Il en va de même, à peu de chose près, pour les sanctuaires célèbres ou les grandes abbayes. La contagion gagnera aussi un certain nombre d'églises paroissiales urbaines ou rurales. Mais d'une façon générale l'église de village garde modestie et discrétion. Nous devons nous rappeler cette réalité importante. Malgré le brusque essor des villes la grande masse reste paysanne. Si nous cherchons des leçons dans le passé, ne négligeons pas celle de ces innombrables petites agglomérations qui groupent la majorité de la population.

Il serait erroné de réduire, pour cette époque, les rapports de l'église et de la communauté humaine à ceux de la cathédrale et de la cité. Ce dernier cas, bien que le plus significatif de son temps, demeure assez exceptionnel. De façon habituelle, les bourgs et les villages nous donnent des liens de l'homme avec son lieu de culte une image peut-être plus limitée mais plus normale. Dans la plupart de nos vieux pays, l'église rurale, loin de marquer une rupture ou même un sommet, se fond dans le village, ne fait qu'un avec lui. Elle garde avec les demeures qui l'entourent un accord parfait, un lien organique et vivant. En général les matériaux, les méthodes de construction, les formes mêmes sont semblables. Parmi les maisons des hommes, l'église n'affirme la présence divine ni par sa splendeur ni par sa puissance, mais par sa dignité exemplaire et sa noblesse familière. Le témoignage de cette modestie pleine de ferveur et d'amour nous semble mieux adapté aux nécessités de notre temps que l'enthousiasme sincère mais un peu tapageur des cathédrales.

L'Église et la chrétienté

Le Moyen Age a réalisé une chrétienté. Comme pour tout ce qui est humain les résultats concrets ont pu être entachés d'énormes défauts. Du moins, cette réalisation a-t-elle été pour lui un idéal plus ou moins présent à la conscience collective. Depuis, la chrétienté médiévale s'est dissoute mais son souvenir exerce encore une forte emprise sur beaucoup de chrétiens. C'est devenu pour eux l'unique point de référence. Comme si, ayant atteint sa perfection au Moyen Age, le christianisme ne pouvait que se dégrader en s'éloignant de l'image idéalisée que nous nous faisons de cette époque. Nous retrouvons toujours vivant le mythe de « l'âge d'or ».

On oublie tout simplement que, pour un chrétien, si un âge d'or existe ce n'est pas dans le passé. Il est à venir. Nous le connaîtrons à la Parousie lorsque les temps seront accomplis. En attendant, sur cette terre, nous n'en réaliserons que des approximations toujours décevantes et partielles. Cela introduit une seconde considération. Le Moyen Age a tendu vers un certain type de chrétienté correspondant à une civilisation donnée et à une organisation temporelle particulière. Si donc nous devons travailler

(1) LES BATISSEURS DE CATHÉDRALES par Jean Gimpel. Les Éditions du Seuil.



Pourrières (Var)

à refaire une chrétienté — et nous ne pouvons pas y renoncer — il faut qu'elle puisse intégrer toutes les données du monde actuel et de notre situation historique concrète.

Pour éviter toute confusion en un domaine délicat, il n'est pas inutile de préciser des notions commodes mais équivoques. Ainsi il ne faut pas confondre chrétienté et Église. Celle-ci est une société essentiellement surnaturelle par sa fin qui est la vie éternelle et par sa vie profonde : la grâce et la charité. Au contraire, on entend par chrétienté une réalisation d'ordre temporel,

politique et culturel, conforme aux exigences chrétiennes, animée par des chrétiens et caractérisée par une mentalité collective catholique.

L'Église et ses prélats ne sont pas directement responsables de la constitution de cette cité terrestre. La tâche en incombe aux chrétiens comme hommes et citoyens du monde où ils habitent. Il pourra arriver, nous l'avons vu au temps des invasions barbares, que l'Église doive suppléer au pouvoir civil défaillant et régir elle-même le bien commun temporel. Mais, c'est là une situation exceptionnelle qui n'est absolument pas l'idéal d'une chrétienté, pas plus que ce n'est l'idéal pour un homme de n'avoir que des vertus surnaturelles.

Le Moyen Age, lui, a très bien connu la distinction du spirituel et du temporel, entre les choses qui sont à César et celles qui sont à Dieu. Mais il savait très bien que ce qui est à César est aussi à Dieu et il a été poursuivi par le désir d'une unité qui, sauvegardant la distinction de principe, en réduit au minimum les inconvénients. Dans ces perspectives, le Vicaire de Dieu pour le spirituel possède les deux glaives et il doit avoir le dernier mot sur ceux mêmes qui président au temporel.

Une telle conception se justifie parfaitement et elle est particulièrement bien adaptée à un monde où les domaines du profane et du sacré, bien que distingués en droit, n'ont pas encore été clairement délimités. Il n'en va pas de même aujourd'hui et l'on peut penser que les mêmes principes doivent être appliqués de façon différente. Notre âge semble se caractériser par une certaine émancipation de l'humain en ses valeurs propres. Cette revendication n'a pas toujours su garder la mesure, car elle s'est faite par opposition et révolte, mais en son fond elle recouvre une démarche juste et normale. C'est la loi même de la vie que de s'enrichir par la diversification de fonctions dont chacune prend ses dimensions propres. Il ne semble pas interdit de songer à un type de chrétienté plus souple que celle du Moyen Age, une civilisation où le profane prenne en son ordre toutes ses proportions, subordonné au sacré sans être immédiatement assumé par lui.

L'église et la ville moderne

Ce que nous venons de dire laisse pressentir combien les rapports de l'église et de la ville actuelle vont être nouveaux. Un fait capital domine l'ensemble des transformations modernes et sur tous les plans. La chrétienté médiévale n'est plus et les formations politiques dans lesquelles nous vivons ne sont pas chrétiennes. Si la civilisation occidentale, que beaucoup appellent encore chrétienne, n'est explicable — jusque dans ses oppositions — que parce qu'elle est issue d'une chrétienté, en est pétrie et en conserve une marque indélébile, elle n'est plus une chrétienté dans le sens où nous l'avons définie.

Pour l'église, en tant qu'édifice, cela va avoir un certain nombre de conséquences. Tout d'abord, elle est réduite à sa pure fonction religieuse car les utilisations temporelles sont assurées par des bâtiments laïques. Ensuite, elle n'est plus le lieu de réunion de l'ensemble de la communauté humaine, mais seulement d'une minorité. Pour ces raisons, elle n'est plus le centre d'unité ni la personnification de la cité. Ainsi, dans la vie et l'imagination des gens, l'église perd quelques-unes de ses motivations, mais ce sont celles qui sont les plus extérieures, les moins essentielles à sa vraie nature.

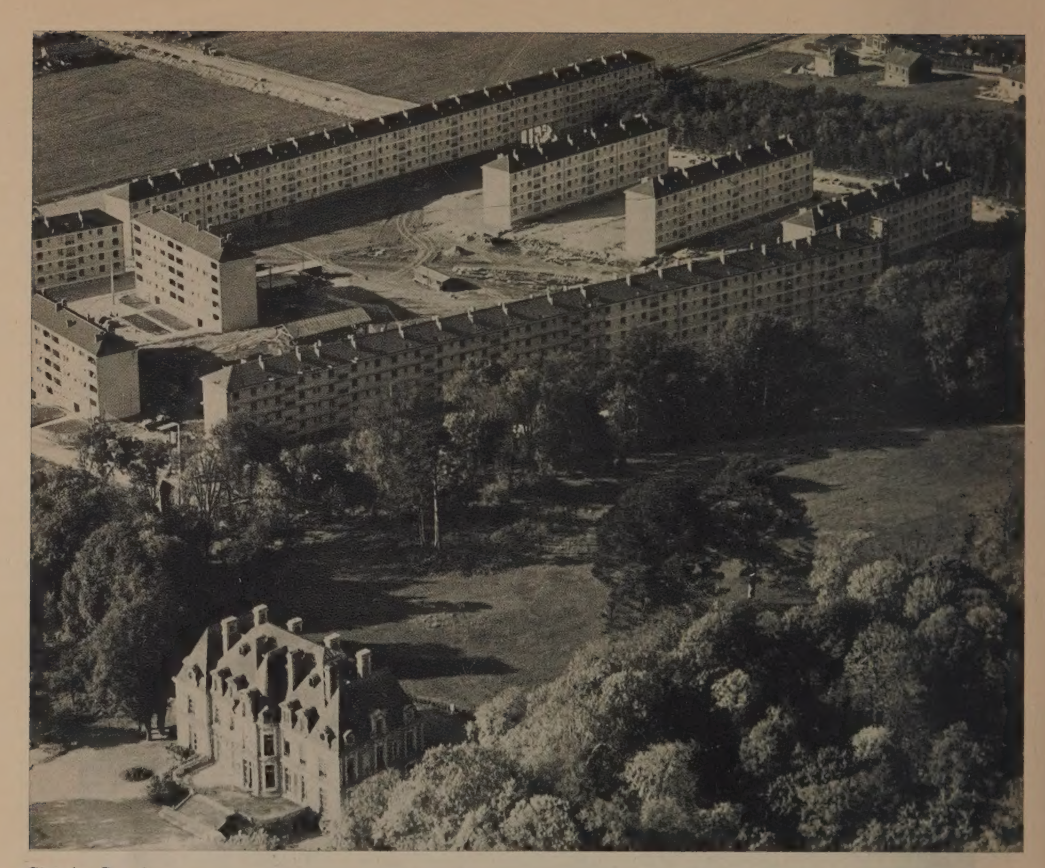
Un phénomène nouveau et peut-être unique dans l'histoire caractérise notre civilisation. Sous la poussée de la révolution industrielle du siècle dernier, les villes se sont développées avec une rapidité inouïe. Le nombre des cités importantes a été littéralement décuplé et la population de chacune d'elles a connu un prodigieux accroissement. Dans les pays chrétiens, qui sont également les plus évolués techniquement, la population urbaine l'emporte maintenant de beaucoup sur la population rurale. Et ce phénomène semble devoir se poursuivre, se généraliser, peut-être même s'accélérer.

Cette constatation nous amène à répondre à une critique que l'on pourrait nous faire. En envisageant le problème des rapports de l'église et de la cité à notre époque nous donnons l'impression de négliger totalement son aspect rural. En réalité, il a son importance mais il est devenu secondaire, tout au moins au plan de l'urgence. Il est sûr que ce sont dans les villes que se posent actuellement les problèmes pastoraux les plus graves, que le besoin d'églises nouvelles se fait sentir avec le plus d'acuité.

Voici donc la ville devenue gigantesque, tentaculaire. A-t-elle encore une véritable unité, demeure-t-elle un organisme vivant ou bien éclate-t-elle en une multitude de cellules plus ou moins liées? Que reste-t-il de commun entre le centre des affaires, les quartiers résidentiels, la banlieue aux petits pavillons et les îlots de grands immeubles? Il n'est plus possible aux habitants d'une trop vaste agglomération de nourrir le sentiment vécu qu'ils appartiennent à la même communauté humaine. Le seul sujet capable encore de rassembler régulièrement la grande foule et de lui donner une sorte d'âme commune, c'est le sport. Sur ce plan, le stade



LA beauté impressionniste de cette image de Lyon ne doit pas nous faire oublier l'anarchie inhumaine de ces constructions où l'église est immergée comme une épave engloutie.



Cité des Bongimonts

ENTRE l'imposante grandeur du manoir et la sèche géométrie du clapier humain, l'église doit-elle témoigner de sa puissance ou de sa glorieuse pauvreté ?

est devenu plus représentatif de la cité que la cathédrale ou que l'hôtel de ville.

Dans un territoire urbain devenu hors d'échelle, l'homme est avant tout solidaire de son quartier. A première vue, cette évolution devrait favoriser l'église paroissiale, lui donner une importance plus grande, lui conférer certaines des fonctions remplies autrefois par la cathédrale. Malheureusement on assiste à un décalage de plus en plus grand entre le réseau des paroisses et la géographie vivante des quartiers urbains. Les territoires des unes et des autres ne se superposent plus. De surcroît, les multiples liens familiaux ou personnels avec le quartier et la paroisse, si forts autrefois, disparaissent peu à peu. On passe d'un logement à l'autre au gré des vicissitudes de la vie. Le choix de l'église qu'on fréquente n'est guère motivé par l'appartenance à la paroisse mais par la commodité, l'aspect, la liturgie qu'on y pratique, l'attrait d'un sermon, d'un prêtre.

De tout ceci résulte l'absence d'un véritable sentiment communautaire. Dans la plupart des cas, l'église n'est plus l'expression visible d'une communauté mais l'édifice qui abrite une mosaïque hétéroclite d'individus et, au mieux, une minorité consciente de son unité. Il faut bien l'avouer, le seul lieu où se fasse aujourd'hui l'unanimité de sentiment est le cinéma. C'est là que bat le cœur du quartier, surtout en milieu

populaire. Voilà encore une fonction qui, dans le temps, fut remplie par l'église et dont on n'attend plus qu'elle le fasse.

Notons une autre transformation importante. Les institutions se sont démocratisées. L'apparat du pouvoir est réduit au strict nécessaire. Les foules y sont sentimentalement attachées mais elles n'en sont plus beaucoup impressionnées. La somptuosité de l'église a donc perdu à peu près toute valeur apologétique. Elle risque plutôt d'être un handicap, une barrière. On ne demande plus guère au curé d'être un notable, mais de partager la vie de tout le monde en y apportant la clarté de l'Évangile. De même, cela n'évoque plus grand-chose que l'église puisse soutenir la comparaison avec le palais du Président de la République. On est davantage touché si elle est simple, accueillante, ouverte à tous comme le fut le Christ au milieu des hommes.

Enfin, l'apparition et la multiplication des grands immeubles introduit un élément tout à fait nouveau dans le rapport de l'église et de la cité. Sauf cas exceptionnel, le caractère propre de la Maison de Dieu ne pourra être affirmé par ses dimensions plus imposantes. L'opposition est inversée. Les hauts buildings dominent maintenant l'église de toute leur masse. En sera-t-elle nécessairement écrasée ou humiliée pour autant? Bien au contraire, cela peut être pour elle l'occasion de montrer son vrai visage libéré des entraves de l'argent et de toute attache avec les puissants de ce monde. Cela nous permet de redécouvrir ce que le Japon n'a jamais oublié : *il existe une monumentalité de l'horizontale qui n'est pas moins noble que la verticale.* Par contre, elle est susceptible d'être plus discrète, plus humble, en un mot plus évangélique, sans rien perdre de sa grandeur spirituelle.

Le visage de l'église d'aujourd'hui

Le problème de la construction des églises se présente aujourd'hui sous un jour absolument neuf. Son premier caractère est l'urgence et l'ampleur. On se plaint à juste titre de l'insuffisance de la construction civile. Malheureusement on construit encore bien trop vite pour l'Église qui n'arrive pas à suivre et à implanter ses lieux de culte au même rythme que les immeubles. Or, c'est laisser en friche une terre prête à recevoir la bonne semence. Ces nouveaux quartiers peuplés de jeunes foyers et de nombreux enfants sont ouverts à l'évangile. Allons-nous les perdre faute d'églises?

Il faut que les responsables et les chrétiens de France prennent conscience de ce que ne cesse de répéter le Chanoine Winninger : « l'Église, au XIXe siècle, a perdu le monde ouvrier, et nous la jugeons sévèrement. Au XXe siècle, nous sommes en train de perdre les villes. Que restera-t-il à perdre au XXIe siècle, et comment nous jugera-t-on? » Dans le seul diocèse de Paris pour revenir enfin à des paroisses apostoliques et efficaces on devrait bâtir quelque 680 églises ou chapelles. Dans le diocèse de Versailles, il en faut d'urgence 200 et quatre fois plus seraient nécessaires afin de pouvoir ramener les paroisses à l'échelle humaine.

Il est clair que pour faire face à ces exigences impérieuses nous devons modifier complètement nos méthodes de travail et, ce qui est plus malaisé encore, transformer notre mentalité. Cette revue s'y est toujours efforcée et plus encore au cours des deux dernières années. Il faut y revenir sans cesse car le poids des habitudes prises est bien lourd à déplacer. Le monde moderne est caractérisé par ses contrastes violents, ses failles brutales, ses cassures en tous les domaines. Ne nous laissons ni dérouter ni distancer. Mettons-nous à son rythme et partons à sa conquête avec ses propres armes.

Au demeurant, la sévère révision des valeurs que les conditions historiques actuelles nous imposent est providentielle. Nous sommes en train de nous débarrasser d'un certain nombre de tabous qui n'ont rien à voir avec l'Évangile mais en limitaient la virulence et l'universalité. L'attachement à l'apparence imposante de l'église relève souvent de cet appétit de puissance qu'il est si difficile à l'homme de faire taire. Or, il n'est rien de plus radicalement contraire à la Révélation. Notre Dieu n'est pas un Dieu-Potentat, une sorte de hobereau absolu dont on essaye de flatter la vanité et capter la bienveillance pour le plus grand profit de nos petites ambitions. Dieu ne se révèle pas à nous comme un Dieu dominateur mais comme un Dieu serviteur, un Dieu pauvre et vulnérable qui vient tracer la seule voie susceptible de nous libérer de toutes les aliénations qui nous étouffent.

Le visage des églises d'aujourd'hui, ce doit être le visage même du Christ : pauvre, accueillant, ouvert à tous, rayonnant d'amour, laissant là le troupeau pour courir après la brebis perdue. Puissions-nous en faire l'humble réceptacle de la gloire divine et la claire demeure des fils de Dieu.

M.-R. Capellades.



Lever House — New York

COMME les Pharaons de jadis, l'Argent peut seul aujourd'hui se payer ces admirables pyramides.

QUELQUES RÉALISATIONS ÉCONOMIQUES

Les échos suscités par notre campagne en faveur de la construction d'églises pauvres et dépouillées montrent combien ce mouvement correspond à des préoccupations communes et à des besoins actuels. Quelques œuvres viennent d'être réalisées dans cet esprit. Nous en présentons trois dans les pages qui suivent. Cependant, l'accord est loin d'être unanime, particulièrement parmi les architectes. Nous voudrions répondre ici aux objections les plus courantes.

Dès qu on emploie les mots *économique*, *provisoire* ou *pauvre*, bien des gens traduisent immédiatement *bon marché à tout prix*, *branlant et bancal*, *misérable*. Il est évident que dans ces conditions nous avons beau employer le même langage nous ne parlons pas des mêmes choses. Un architecte va jusqu'à dire : « Il y a peut-être des cas où le provisoire s'avère nécessaire, mais ce ne sont pas les affaires des architectes. » Il est clair que pour lui provisoire signifie au rabais et n'importe comment. En réalité, nous disons provisoire pour désigner une construction légère et qui n'est pas destinée à durer éternellement. Or, cher Monsieur, c'est justement quand les moyens dont on dispose sont réduits à l'extrême que la nécessité d'un architecte inventif et sensible se fait le plus sentir. Une fois pour toutes cessons d'opposer l'économie et la qualité, la pauvreté et la beauté. Il est paradoxal d'avoir à répéter constamment cela en un temps où tout l'effort de l'industrie est de vendre moins cher de meilleurs produits.

Ces églises économiques et modestes ne peuvent atteindre, dit-on encore, la valeur artistique que doit normalement avoir la Maison de Dieu. Disons-le tout net, cela ne nous paraît pas évident. Les modestes églises de campagne sont-elles moins dignes de Dieu que les cathédrales? En fait, la discussion est sans objet. Après quinze ans de reconstruction selon les principes traditionnels de monumentalité avec débauche de pierre taillée, béton et vitraux, peut-on nous montrer la série de chefs-d'œuvre qui va immortaliser notre époque? C'est à peine si un pour cent de ces édifices présente un véritable intérêt. Les églises que nous proposons seront de qualité au moins égale et auront la supériorité d'être modestes, sans prétention, avec la possibilité d'être un point de départ pour l'évangélisation des masses populaires.

Quant au génie local et à l'architecture régionale qui disparaîtraient ainsi, voilà bien des réalités qui n'existent pas aujourd'hui, si tant est qu'elles aient jamais eu beaucoup d'importance. A l'époque où on construisait nos cathédrales on utilisait partout le même gothique, jusqu'en Espagne ou en Allemagne. Le plus souvent, on ne faisait pas appel à des architectes locaux mais bien à quelques grands maîtres d'œuvre qui se déplaçaient de chantier en chantier avec leurs équipes de compagnons. Ce régionalisme étroit est d'autant plus dépassé que la vie moderne va dans le sens de l'universalisme. A moins d'être milliardaires, les Français ne peuvent guère choisir qu'entre une douzaine de modèles d'autos ou de frigidaires. Personne n'y trouve à redire. D'un bout à l'autre de la France on construit les mêmes maisons de banlieue et des immeubles semblables. Pourquoi rattacher l'église à des formes qui ne pourraient être que tout à fait artificielles et qui ancreraient les gens dans l'idée qu'elle n'est plus qu'une institution du passé attachée à défendre des formes mortes?

Il est faux aussi de prétendre que la solidité des matériaux envisagés n'a pas été éprouvée. En effet, ce sont des procédés employés couramment dans la construction industrielle d'aujourd'hui et, à notre connaissance, on n'a pas eu à s'en plaindre. Quant à la durée, il y aurait plutôt des arguments pour qu'elle ne soit pas excessive. L'expérience montre que notre architecture, et particulièrement l'architecture religieuse, est en pleine recherche. Même dans les meilleurs cas, il ne faut pas en attendre des chefs-d'œuvre. N'encombrons donc pas nos petits-neveux avec des édifices qui leur paraîtront le plus souvent déplorables. De plus, que ce soit au point de vue des mouvements de population ou de l'évolution pastorale et liturgique de nos paroisses, nous sommes en pleine période de transition. Il y a donc intérêt à ne pas construire d'églises de trop longue durée qui risquent un jour, soit de se trouver sans paroissiens, soit de gêner considérablement un nouveau style de vie paroissiale.

SAINT-JACQUES DE GRENOBLE

par Vincent, Dupat et Potié

L'église Saint-Jacques de Grenoble est une réalisation exemplaire, non que sa valeur architecturale soit extraordinaire, mais à sa place et sur divers plans elle est une première réponse aux préoccupations que nous exprimons dans cette revue.

Tout d'abord, mieux que les mots, elle donne une idée de ce que nous entendons par église provisoire. Elle est provisoire car elle n'engage pas l'avenir, elle laisse la possibilité de construire une église plus vaste, plus imposante si l'extension du quartier et l'évolution des esprits le demandent. Cependant, le soin de sa construction lui assure une grande durée et sa qualité la revêt de cette lumière spirituelle qui est la marque de la Maison de Dieu.

Cette église est aussi née de l'effort pour créer une communauté liturgique et paroissiale vivante. Elle est conçue pour en favoriser l'épanouissement.

L'essor considérable de Grenoble depuis ces dix dernières années a donné naissance à une ville nouvelle avec tous ces problèmes d'aménagement et d'organisation.

Sur le plan religieux cette extension du centre urbain a conduit à la création de nouvelles paroisses, mais si la plupart des terrains paroissiaux créés pour ces quartiers nouveaux ont pu être acquis, il n'en est malheureusement pas de même pour les églises.

Saint-Jacques est situé au sud du centre de la ville, à la limite de la paroisse Saint-Joseph sur le territoire de laquelle est prise la majeure partie de la nouvelle paroisse. C'est un quartier en plein essor dont la population augmente sans cesse avec la construction de nouveaux immeubles. La population actuelle est d'environ 12.000 âmes.

Dès 1956, au moment de l'installation de M. le Curé dans le presbytère, une première chapelle fut aménagée dans d'anciennes écuries contiguës. Cette première chapelle de onze mètres par six mètres d'abord, puis de onze mètres par douze mètres ensuite, s'avéra vite trop petite. Le problème posé fut alors de savoir si l'on édifierait une construction légère et rapidement utilisable, ou une construction en dur à caractère définitif, mais dont la réalisation demanderait plusieurs années et qui, de ce fait, ne résoudrait pas le problème d'urgence. Devant l'inconnue d'une paroisse en pleine évolution aux ressources modestes, la première solution fut retenue.

Les principales exigences demandées dès le début des études étaient les suivantes :

« L'église recevra au minimum cinq cents personnes; elle sera construite avec des matériaux tels qu'elle puisse être démontable et récupérable en plus grande partie, l'emplacement désigné sur le terrain paroissial, laissant toute liberté pour l'implantation de l'église définitive, devra être respecté, la disposition des fidèles favorisera leur rassemblement autour de l'autel, le projet sera conçu dans un esprit de simplicité et d'économie, gage d'une construction d'un prix de revient peu élevé. »

Très vite le bois fut choisi comme matériau de base pour la réalisation de cette église. En effet, il présentait de nombreux avantages : facilité d'approvisionnement, adaptation de nombreux partis, exécution, montage rapide et récupération possible, entreprises qualifiées sur place.

Le parti adopté se présente sous la forme d'un rectangle de 30 m par 20 m. Le chœur situé



sur le grand côté, au nord, favorise le groupement des fidèles autour de l'autel, idée qui se développe dans la recherche du volume. On a obtenu ce volume en couvrant l'aire de l'église par un plan ascendant vers l'autel. La paroi ainsi créée en arrière de l'autel a été volontairement dépouillée, elle est mise en valeur uniquement par la richesse du mélèze qui la constitue. On a conservé le mélèze comme matériau pour habiller le plafond incliné. Dans ce plafond, on a ménagé, à l'aplomb du chœur, une vaste ouverture de laquelle doit jaillir la lumière qui environnera l'autel.

Dès lors, le parti était trouvé, l'idée directrice était tracée. Il restait à développer cette idée en y inscrivant les divers éléments de l'église tout en respectant les servitudes imposées.

A l'est, le bleu de la paroi de forme trapézoïdale met en valeur le volume intérieur dont le plafond s'abaisse jusqu'aux poteaux en V de la structure de l'église; il se brise et se relève en auvent vers le sud, ce qui donne une grande profondeur à cette partie de l'édifice sous l'éclairage de la paroi sud. Celle-ci, placée en arrière des porteurs en V est prise de biais sous cet auvent et le divise : à l'intérieur, cette paroi s'évase vers les fonts baptismaux et les enveloppe jusqu'au porche ouest; à l'extérieur, cette paroi converge vers l'entrée sud sur laquelle l'auvent prend toute son ampleur. Située à proximité de la paroi est, cette entrée a le maximum de dégagement jusqu'à la rue de Chamrousse, compte tenu des exigences d'implantation.

A l'ouest, on a groupé dans un porche placé entre les fonts baptismaux et les sacristies et se prolongeant par un parvis, l'entrée de l'église, celle des fonts et l'accès secondaire des sacristies. Cette entrée, de même que celle du sud, a été traitée en grandes lattes de chêne à claire-voie.

Sous le bandeau en chêne formant liaison avec l'entrée, se développe la paroi de la sacristie dans laquelle s'intègre l'un des confessionnaux, l'autre se trouvant à l'extrémité de l'entrée sud.

Les fonts baptismaux sont placés à l'angle sud-ouest de l'église, sous la ligne de jonction des deux plans du plafond, au point le plus éclairé après le chœur.

Expression de l'idée fondamentale du projet, les bancs ont été disposés en éventail autour de l'autel. De là vient le tracé en forme de polygone convexe du chœur, légèrement déporté



vers la droite de l'église et dont il occupe le neuvième de la surface utile.

Le sol de l'église est en opus incertum de pierres de différentes provenances. En harmonie avec les parois de pin des Landes simplement huilé, on retrouve le bleu de la paroi est sur les poteaux en V et, par ailleurs, un vert plus effacé sur la paroi des sacristies.

A l'extérieur, le volume d'une grande simplicité est caractérisé par sa toiture à une seule pente. Les eaux pluviales sont drainées en bas de pente dans un caniveau qui se déverse par une gargouille en tôle à l'angle sud-ouest, dans un bassin à fleur du parvis. La couverture ainsi que les façades nord et est sont entièrement recouvertes en plaques ondulées d'amiante-ciment vert foncé.

Les façades sud et ouest ont été conçues avec la volonté d'amener les fidèles vers l'entrée du sanctuaire. Dans la façade sud, entièrement revêtue de mélèze, une statue de saint Jacques, placée comme en proue d'un navire, marque l'entrée. Tout au long, deux marches courent et contribuent à l'impression apaisante de cette façade toute en horizontale. La façade ouest, plus mouvementée, accuse nettement les éléments qu'elle abrite : le porche d'abord avec les grandes verticales de l'entrée, sa face gauche peinte en rouge et sa face droite en mélèze qui accompagne la façade sud, puis la grande paroi des sacristies en plaques planes d'amiante-ciment gris, marquée par le rythme des verticales blanches de son ossature, et, enfin, couronnant ces éléments, la large passée de toiture entièrement revêtue en mélèze.

La structure de cet édifice est constituée par huit portiques de dix-sept mètres de portée. En partie basse, les piliers sont formés de madriers assemblés en forme de V et jumelés. La poutre d'égale résistance qui relie ces poteaux est prolongée par un porte-à-faux de trois mètres de portée formant auvent sur l'entrée. Ces por-



tiques sont contreventés par les poteaux inférieurs en V ainsi que dans la hauteur de la charpente. Ils sont, depuis, contreventés entre eux dans toute la paroi nord et entretoisés dans la hauteur des fermes. Les portiques est et ouest sont de plus contreventés par deux poutres posées à plat dans le sens de la pente.

Les façades est, sud et ouest sont indépendantes de la structure et ont leur propre ossature accrochée aux portiques. Toutes les façades sont constituées en murs sandwiches en bois, isorel ou plaques d'amiante-ciment en parements intérieurs ou extérieurs et un matelas de laine minérale entre ces parois.

Les portiques reposent sur des semelles en maçonnerie. Le dallage de l'église est posé sur un béton de forme coulé sur un empierrement.

Le chauffage est assuré par air chaud pulsé par silentherme.

L'éclairage de l'église, mis au point après de nombreux essais *in situ*, est constitué par un groupe de projecteurs placés sur la couverture des sacristies et éclairant le plafond de l'église; un éclairage d'appoint trouve sa place sur la face postérieure des poteaux en V. Le chœur est éclairé par sept lustres suspendus depuis l'ouverture du plafond. Cet éclairage sera complété par un luminaire placé en avant et à droite de l'autel.

Les fonts baptismaux, œuvre d'un sculpteur de la région, Galliard, furent taillés dans un bloc de pierre. Il sculpta, également sur bois, la statue de saint Jacques et surtout une Vierge à l'enfant. De jeunes artistes exécutèrent un Christ en étain placé à gauche de l'autel.

Cette église commencée en janvier a pu être utilisée le jour des Rameaux et a été bénie le 8 mai 1958 par Monseigneur Fougerat.

Ultérieurement un signal sera placé au bord de la rue de Chamrousse et affirmera la présence de l'église.



Burdignin — Haute-Savoie

BURDIGNIN
par Novarina

Cette chapelle s'accorde avec les constructions existantes et le caractère du cadre naturel.

Les murs sont en pierre et le sol en ardoises de Morzine. La charpente, en sapin rond, porte une toiture constituée par deux planchers séparés par un vide pour l'isolation thermique. Le plancher supérieur reçoit une étanchéité multicouches qui est protégée par une couverture en tavaillons de bois découpés à la hache.

Le système statique consiste en une ossature formée par deux sapins de 20 cm de diamètre assemblés en V renversé et reposant sur des dés en béton armé par l'intermédiaire d'un fond métallique évitant la pourriture prématurée du bois.

La lumière pénètre à l'intérieur de l'église par la partie inférieure qui accentue le mouvement d'élévation donné par la structure.

L'église a été construite par le seul travail d'une famille de charpentiers du pays, les Ducrot.

De chaque côté de l'autel seront placés deux petits vitraux exécutés par Bazaine.



EZY-SUR-EURE

par Novarina

Petite ville de trois mille habitants située en bordure de l'Eure, composée en majorité de cultivateurs et d'ouvriers travaillant à l'usine.

La Mission de France, par les soins de l'Abbé Olivier, avec le concours de la Municipalité, devait reconstruire l'église détruite par les bombardements d'abord et le feu ensuite.

Les moyens financiers étaient très faibles, 9 à 10 millions pour le gros-œuvre et 3 à 4 millions pour tous les autres aménagements, y compris les vitraux d'Ubac et d'Elvire Jan.

Le système constructif est simple et économique : fermes en tôle pliée tous les 3,50 m, reliées entre elles par des pannes métalliques formant contrevents. Chevronnage et couverture en tuiles. La forme de ces fermes, soigneusement étudiée, définit le volume intérieur. C'est un simple vaisseau où la solennité du chœur est affirmée par le mur en pierre du fond de l'église, la forme et la qualité du maître-autel, soulignée encore par la lumière d'une grande lucarne invisible de la nef, alors que, dans cette nef, les vitraux d'Ubac donnent une lumière paisible qui contraste avec celle du chœur.





DES PLANS SUR LA COMÈTE

Les projets nombreux et intéressants suscités par la recherche de solutions économiques montrent que nous avons touché une préoccupation majeure et vitale de l'architecture actuelle.

Dans toutes ces recherches on remarquera la prédominance du plan carré. Cela n'est pas dû au hasard ou à la mode, mais répond à des raisons très objectives. Du point de vue constructif le carré donne, pour une église moyenne, la couverture la plus économique. Dans le domaine liturgique, il favorise le rassemblement des fidèles autour de l'autel.

La diversité des solutions proposées est la preuve que la simplicité n'exclut pas la variété et n'enchaîne pas l'imagination.



CHAPELLE DON BOSCO

par Rainer Senn

Cette chapelle est destinée à la colonie de vacances Don Bosco à Férette (Haut-Rhin). Elle sera construite dans un bois au milieu d'une petite clairière. La capacité est de 250 places assises.

Elle est conçue comme une sorte de parapluie avec un appui central, ce qui permet d'alléger considérablement la charpente. Elle sera en bois, tous les murs étant en verre armé et lamelles de bois.

On retrouve dans ce projet toutes les qualités des recherches de Rainer Senn : simplicité du procédé constructif et des matériaux, justesse des proportions, répartition très étudiée de la lumière, plan favorisant la fonction liturgique.

Les divers projets de ce jeune architecte (1) prouvent que l'imagination et la sensibilité permettent à un vrai créateur d'exploiter sans monotonie une même idée directrice.

(1) Voir A.S. n° 5-6 1957 et A.S. n° 11-12 1958.



ÉGLISE PROTOTYPE

étudiée par André Le Donné

Cet ensemble paroissial sera construit sur un plan carré de 25 mètres de côté. L'ossature en acier, qui forme une trame carrée — ou module — de 6,25 m de côté sera indépendante des panneaux isolants qui clôturent la construction; la hauteur sous plafond est de 3,30 m; seul le module central est plus élevé : haut de 5,35 m, il forme lanterneau et, vitré de verre clair, assure, avec la petite ouverture du baptistère, l'éclairage de l'église.

Une étude spéciale est en cours pour obtenir une bonne isolation des locaux entre eux. Le chauffage sera, pour le presbytère, à radiateurs à eau chaude; pour l'église, un système de chauffage rapide sera choisi.

Devant l'église sera planté le signe chrétien, une grande croix-crucifix.

Ce projet prévoit la préfabrication, et toutes les dispositions adoptées l'ont été en vue de la plus grande économie : le plan carré contenant, au même niveau, l'église et tous les locaux nécessaires à la vie d'un groupement paroissial; la trame régulière, l'ossature en acier, la faible hauteur permettant un chauffage rapide et peu coûteux; enfin la clôture du lanterneau par de simples verres non colorés.

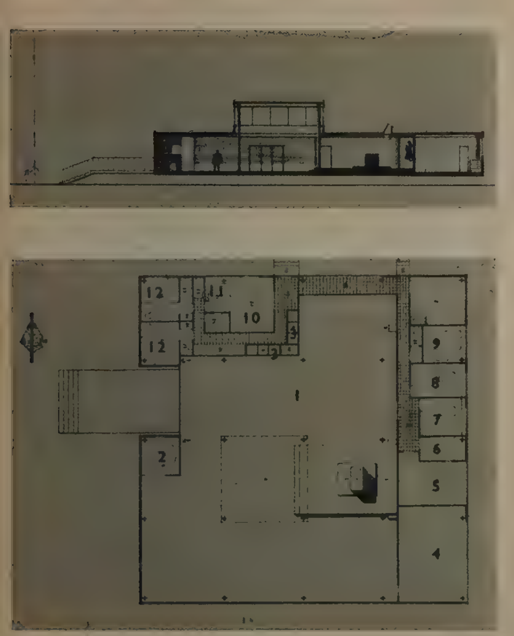
La qualité de ces églises en série résidera surtout dans les proportions de l'architecture du prototype. C'est un caractère de vérité, de simplicité, d'intériorité qui a été recherché ici, l'édification d'une véritable « maison de prière » dans l'esprit de la Primitive Eglise.

La diversité pourra être obtenue par le mode de remplissage : panneaux en béton caverneux, panneaux métalliques ou de toute autre matière convenable. Enfin, par la décoration intérieure : des fresques sont prévues au pourtour, sur fond blanc ou bois.

DEVIS

Le devis approximatif de cet ensemble paroissial a été estimé en septembre 1958 à :

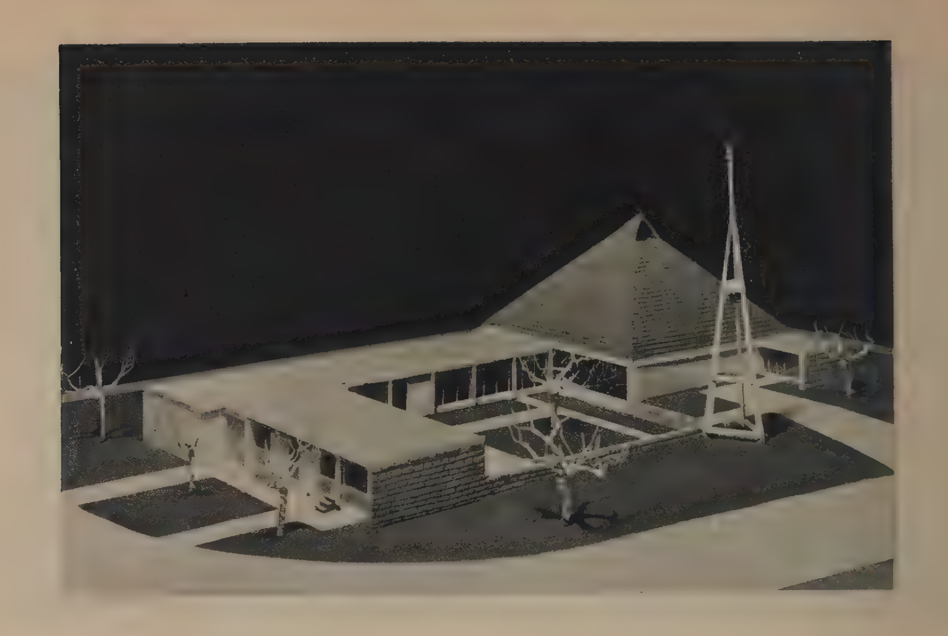
— Eglise	9 450 000 F
— Parties à usage d'habitation	6 075 000 F
— Chauffage	4 050 000 F
Total	19 575 000 F
Imprévus 10 %	1 957 000 F
TOTAL	**21 532 000 F**



Ce projet se recommande par sa simplicité et son équilibre, le calme et le recueillement intérieur, l'agencement adroit de l'ensemble paroissial sous un même toit. Une seule critique : l'emplacement de l'autel. Dans le volume général, le lanterneau crée un espace spécial, tant géométrique que lumineux, qui doit normalement être celui du sanctuaire. Leur dissociation nous paraît être une erreur. Le procédé artificiel du rayon de lumière sur l'autel ne peut suffire à rétablir l'équilibre. Il serait tellement plus simple et naturel de déplacer le lanterneau d'une travée.

Les Frères Arsène-Henry aussi ont étudié un programme d'église susceptible d'être réalisée avec des éléments standardisés. La documentation détaillée sur ce projet nous est parvenue trop tard pour que nous puissions en parler longuement ici. Nous aurons l'occasion de le faire avec plus de sûreté lorsque les églises de ce type mises actuellement en chantier auront vu le jour.

1. Eglise. - 2. Baptistère. - 3. Confessionnaux. - 4. Salle de Catéchisme. - 5. Sacristie. - 6. Dépôt. - 7-8. Bureaux. - 9. Garage. - 10. Salle de séjour. - 11. Cuisine. - 12. Chambres.



ÉGLISE D'AMPHION

par Novarina

Ce centre paroissial sera réalisé à proximité de la route nationale Paris-Milan dans un parc boisé.

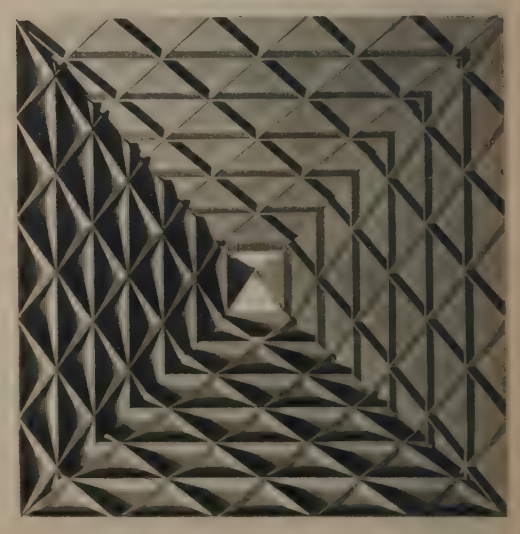
Il comprend une église de 324 places avec sacristie, une salle d'œuvres et une habitation pour le prêtre et son vicaire.

Le principe de la construction repose sur la rigidité des croupes de toiture formant ainsi de véritables surfaces autoportantes.

Le renversement statique est favorable et l'effort est absorbé par un chaînage en béton cramponné, d'une part sur des piliers en fer encastrés dans les semelles des fondations et d'autre part dans les murs en pierre.

Le système de construction du pan autoportant (croupe de toiture) consiste à assembler des lamelles de bois fixées sur des nœuds en tôle au moyen de vis crampons qui éviteront ainsi les déformations provoquées par les charges dues à la pression du vent ou au poids propre de la toiture, celui-ci étant d'ailleurs peu important.

L'ensemble de la toiture est monolithique.



Maquette du système de construction de la toiture.

Deux projets de Pierre Genton

Un sort malveillant semble s'attacher aux projets d'église de Pierre Genton. Voici près de dix ans qu'il poursuit des recherches de valeur et souvent neuves dans le domaine de l'architecture religieuse mais il n'a pas encore réussi à construire une seule église. La qualité de ses œuvres est probablement trop raffinée pour être perçue d'un jury ébloui par le grandiose et le tape-à-l'œil. Ainsi, sa maquette pour Notre-Dame-des-Trois-Epis a été négligée et le premier prix est allé à un « remake » du grand Abri de Lourdes mais sorti de terre, accommodé pour 700 places et doté d'un clocher-obélisque. La seule fois où il fut accepté par les hommes, à Djiring (Indochine), ce sont les événements qui n'ont pas permis l'aboutissement du plan remarquable qu'il avait établi.

ÉGLISE DU PÈLERINAGE DE NOTRE-DAME DES TROIS-ÉPIS

L'ensemble du projet vise à établir extérieurement un volume simple (belvédère incorporé à l'église) et intérieurement un niveau principal dégagé de tous éléments secondaires, et donnant la primauté à l'autel.

La silhouette extérieure de la construction a été choisie en fonction du site et de l'environnement en général. L'édifice est implanté au sommet du terrain et en prolonge la combe par la pente de ses toitures. Ce mouvement ascendant se continue jusqu'au clocher-belvédère qui vient ainsi couronner la construction et, par le même geste, le terrain environnant. Au sommet du clocher est placée une haute croix dominant un globe et trois épis. La pente des toitures est diminuée à l'est et un large escalier utilise ce plan incliné pour monter jusqu'au belvédère situé dans le clocher.

L'accès principal se fait à l'angle nord-est du terrain, soit par de vastes emmarchements, soit par une voie à gradins le long de laquelle sont disposées les stations du chemin de croix. Ces deux cheminements aboutissent à une première terrasse sur laquelle s'élève le parvis est. Sur cette terrasse a été placée une boutique de pèlerinage (objets de piété, cierges, etc...). Un escalier descend en sous-sol à un groupe de sanitaires.

ÉGLISE DE 300 PLACES

Elle est un peu issue de l'esprit de structure des Trois-Epis : grandes poutres métalliques — et elle est venue sans effort après l'autre étude. Il faut y voir aussi le souvenir d'un projet américain qui m'a beaucoup frappé et qui est tout à fait semblable. L'esprit en est un grand toit, des vitrages tout autour s'ouvrant sur des jardins isolés de l'environnement par des murs de deux mètres.

Places assises : 300. Places debout : 250. Places en plein air dans les jardins latéraux: 500. Porche d'entrée — baptistère — sacristie — jardin de fleurs derrière le vitrage de l'autel. Coût : 15 millions.

Maquette de Notre-Dame des Trois-Épis



Maquette d'une église de 300 places



État ancien.

UN AMÉNAGEMENT

L'ÉGLISE DE NANÇAY

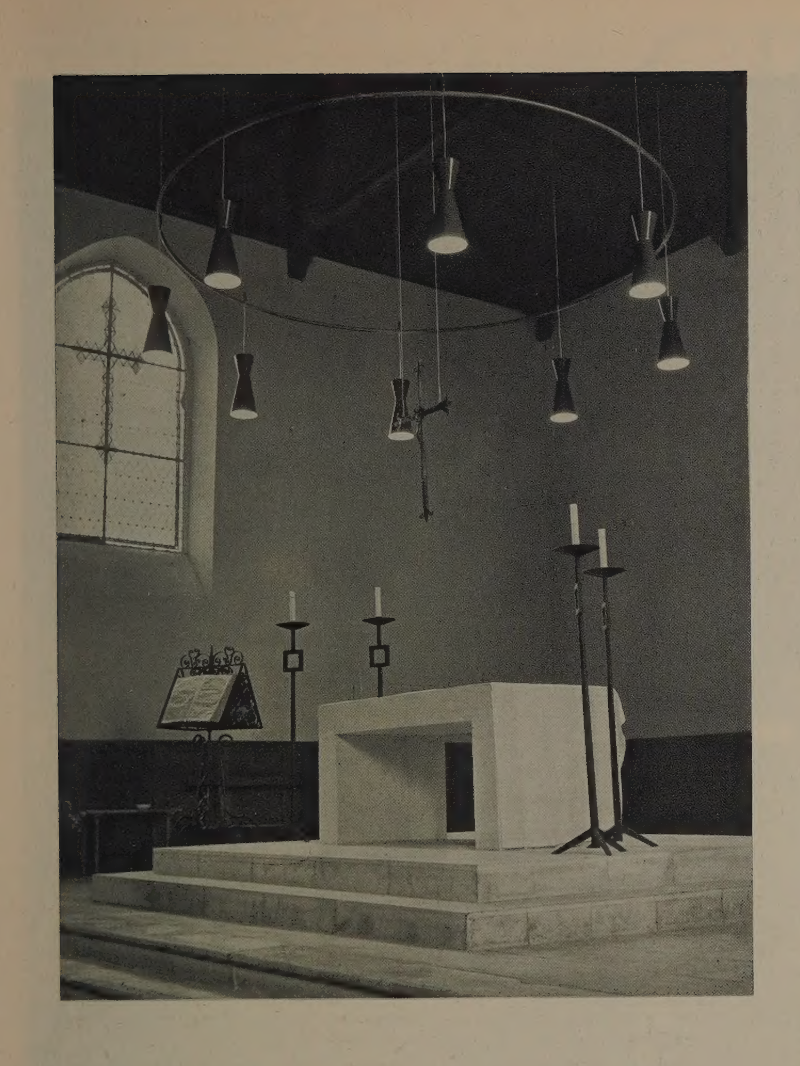
(Cher)

Dieu merci, tous les curés n'ont pas à bâtir une église. Malgré leur nombre, les lieux de culte à construire représentent un pourcentage assez faible. Par contre il est rare que le problème de l'aménagement du sanctuaire ne se pose pas. Peu de prêtres sont exempts de toute préoccupation à ce sujet. Ce souci peut revêtir diverses formes, depuis la simple opération de propreté jusqu'à des transformations radicales. Dans la plupart des cas s'impose d'abord un nettoyage matériel et artistique : retrouver la simplicité ancienne en faisant disparaître la poussière, les ornements de pacotille et les surcharges vieillottes. Les églises les plus humbles peuvent y puiser beaucoup de dignité. A plus forte raison s'il s'agit de monuments remarquables.

Un motif d'ordre pastoral vient souvent aussi déterminer des changements. Les superstructures compliquées dont les derniers siècles ont encombré nos chœurs rendent généralement difficile la célébration liturgique et commune telle qu'on la souhaite aujourd'hui. Parfois la qualité artistique des œuvres en impose le maintien malgré les inconvénients qui en résultent. Mais bien des héritages récents ne méritent pas tant d'égards et il ne faut pas hésiter à les sacrifier lorsque la vie liturgique de la paroisse est en jeu.

Le travail réalisé à Nançay par M. le Curé Bodineau est caractéristique de ce que l'on peut faire dans une église très ordinaire, avec des moyens pauvres, à condition d'avoir un peu de goût, beaucoup de persévérance et de *s'entourer de conseils éclairés.*

Construite en 1626, incendiée par la foudre en 1893, reconstruite l'année suivante où elle fut dotée d'un clocher et d'une charpente de chêne, l'église de Nançay n'a rien de particulièrement remarquable. Sa qualité actuelle lui vient des bons éléments anciens judicieusement mis en valeur et de l'intelligente restauration entreprise à partir de 1949. L'effort principal s'est porté sur l'aménagement du sanctuaire et particulièrement de l'autel. Celui-ci, les boiseries, les peintures, les chandeliers, la lustrerie, l'installation électrique sont l'œuvre d'artisans régionaux et parfois du village même. Il est encourageant de savoir que ces exemples se multiplient. Comme par le passé nous nous efforcerons de présenter les meilleurs.



PHOTOGRAPHIES

R. Henrard : p. 1 ; R. Viollet : p. 2 ; Cim : p. 5 ; J. Caps : p. 7 ; R. Doisneau : p. 9 ; R. Durandaud : p. 10 ; Ezra Stoller : p. 12 ; J. Merlin ; p. 18, 19 ; Photedit : p. 19 ; Novarina : p. 20, 21 ; Walter Grunder : p. 22, 23 ; M. Arnoux : p. 24, 25 ; E. Hubert : p. 26 ; P. Genton : p. 28, 29 ; Leroy : p. 30 ; M. Maimbourg : p. 31, 32. *Couverture : MAURS (Cantal).*



L'ART SACRÉ, Directeurs RR.PP. Capellades et Cocagnac, O. P.

Directeurs de 1937 à 1954 :

RR. PP. COUTURIER et RÉGAMEY O. P.

fondé par G. Mollard, Joseph Pichard et L. Salavin

Prix du fascicule : 200 fr.

Abonnements : 1 an, France : 1 000 fr. ; pour les ecclésiastiques et les communautés religieuses : 900 fr. Etranger : 1.200 fr. - Abonnement de soutien : 1.500 fr. - aux Editions du Cerf, 29, bd Latour-Maubourg, Paris-VII[e] - C.C.P. Paris 1436-36.

Imp. GEORGES LANG, PARIS, 19[e] - Dépôt légal, 1[er] trimestre 1959. Le Gérant : FLEURET. Autorisation N° 19.886.